

» m'avait été refusé encore; que tout ce
 » qu'on pouvait me permettre, m'avait-
 » on dit, était que le médecin m'accom-
 » pagnât dans une seconde voiture; ce
 » qui était une ironie sans doute.

J'ajoutais « que j'étais bien sûr qu'un
 » tel traitement ne pouvait me venir de
 » lui, qui seul pourtant, dans cette cir-
 » constance, aurait le droit d'influer sur
 » mon sort; que j'étais trop familier avec
 » les sentimens de notre nation pour
 » supposer un instant que ses instruc-
 » tions pussent porter la proscription de
 » quelqu'un contre lequel il n'y avait,
 » ni n'avait pu y avoir de loi ni de motifs
 » d'en agir ainsi; que les mauvais traite-
 » mens que j'éprouvais ne pouvaient donc
 » me venir que des autorités du pays, où
 » je ne devrais pourtant être considéré,
 » en toute justice, que comme simple
 » voyageur; qu'à ce titre je leur deman-
 » dais quel était donc mon crime, et quels
 » étaient leurs droits sur ma personne;
 » et je finissais par déposer entre ses
 » mains mes intérêts, dont il était, par
 » son poste, le protecteur naturel; et
 » afin de mieux réveiller son attention à
 » mon égard, je lui donnais des nouvelles
 » de M^{me} Bertrand, sœur de sa femme;

» nouvelles que j'avais reçues précisément
 » en quittant Douvres, et je lui offrais,
 » si M^{me} de Latour du Pin avait quelque
 » chose à faire dire à sa sœur, qui en
 » serait bien heureuse, de m'en charger
 » avec plaisir, ayant l'intention de lui
 » écrire régulièrement tous les mois,
 » par la voie qu'admettaient les régle-
 » mens anglais, sous le couvert même des
 » ministres. »

Cette lettre resta sans réponse de la
 part de Son Excellence. C'est que ses
 efforts furent vains sans doute : alors
 l'impulsion, peut-être même les ordres
 venaient d'outre mer.

Je continuai de la sorte sans répit,
 colporté de place en place, de commis-
 saire en commissaire, de gendarme en
 gendarme, à travers tout le royaume
 des Pays-Bas; et quand parfois, dans
 l'excès de mes souffrances, je deman-
 dais quel pouvait être le motif d'un aussi
 doux traitement, on me répondait sim-
 plement que tel avait été l'ordre trans-
 mis; et au fait personne ne semblait en
 savoir d'avantage. Arrivé sur le territoire
 prussien, à Aix-la-Chapelle, les agens
 des Pays-Bas m'y déposèrent contre un
 reçu, comme on eût fait d'un ballot, et

les Prussiens, à leur tour, de me pousser tout aussi rapidement de poste en poste, de commissaire en commissaire, de gendarme en gendarme; et quand je leur demandais à eux aussi, pourquoi tout cela, il me répondaient ingénument qu'ils n'en savaient rien, mais qu'on m'avait jeté chez eux, et qu'ils me jetaient dehors. Demandais-je à demeurer? Ils répondaient poliment qu'ils ne voulaient pas de moi sur leur territoire; et des amis, car l'on va voir que j'en trouvais partout, me soufflaient à l'oreille d'en rendre grâce au ciel, de me hâter surtout de mettre à profit cette bonne fortune, des bannis français ayant été, il y avait peu de temps, traînés sur les bords de la Baltique, et confinés dans des forteresses; alors je déclarai que je voulais aller à Francfort, ce qui parut faire plaisir à mes hôtes les Prussiens, parce que cela, disaient-ils, ne les regarderait plus; ce dont je me réjouissais fort aussi pour mon compte, d'après ce qu'on venait de m'apprendre.

Mais après avoir peint, bien faiblement encore, tout ce qu'on venait de m'infliger de sauvage et de brutal, toutes les peines et les souffrances dont on

m'avait accablé, je serais injuste et peu reconnaissant, et je me priverais moi-même de la jouissance la plus douce, si je taisais l'espèce de compensation que je recueillais partout à chaque pas.

Mon histoire avait fait grand bruit, elle s'était répandue au loin, elle me avançait, les papiers publics s'en étaient emparés. On savait qui j'avais suivi; qui j'avais voulu soigner; pour qui je souffrais, et l'on s'efforçait de m'en tenir compte. La bienveillance, la sympathie dans toutes les classes, s'empresaient autour de moi; je me trouvais environné de démonstrations publiques, ou d'offres secrètes; et alors me revinrent à l'esprit ces paroles de Napoléon, dont au surplus j'ai eu mainte fois depuis occasion de me ressouvenir: «Mes chers amis, de retour en Europe, vous verrez que d'ici encore je donne des couronnes.» Or, en est-il de plus pure, de plus douce que l'estime, l'affection, la sympathie de ceux même qui ne vous connaissent pas ou ne vous ont jamais vu! Quelle main toute puissante peut dispenser rien de comparable! Je retrouvais ces sentimens dans les auberges, sur les grands chemins, partout. Les pos-

tillons, les gendarmes, tout ce qui se trouvait sur ma route, s'adressait à moi avec une espèce d'orgueil et de joie; l'un me disait: «Moi, je sors de la garde » impériale; un autre: J'étais gendarme » français; un autre: J'ai été soldat de » Napoléon. » Ces souvenirs, et la bienveillance qui en était la suite, se montraient dans tous les états, dans tous les rangs. Deux fois, dans la Belgique, on m'offrit de m'enlever, tout ayant été soigneusement prévu d'avance, me faisait-on dire: c'était précisément la même offre que celle du Capitaine américain au Cap; offre, du reste, qui s'est renouvelée encore plus tard, de la part de quelques Anglais auxquels j'étais tout à fait inconnu, et qui avaient résolu de partir de Londres pour venir m'arracher de Francfort, où ils me croyaient plus mal que je n'étais; mais toujours ma réponse était la même. «A quoi bon? Pour- » quoi gênerais-je une si belle cause?»

La sollicitude, le tendre intérêt remontaient jusqu'aux agens de l'autorité même. L'un d'eux, malgré la surveillance qu'il exerçait, m'offrit de se charger de tout papier que j'aurais la confiance de lui remettre; j'en profitai, parce

que je n'y voyais aucun inconvénient, quelque mauvaise intention d'ailleurs qu'il eût pu me déguiser, et j'adressai, à une personne éminente en Angleterre, une note en six lignes, mais fort vive, sur les traitemens dont les ministres anglais, depuis un an, me rendaient la victime, avec prière d'y donner de la publicité, s'il n'y avait pas d'inconvénient. J'y joignais, dans la même intention, le fragment de la lettre de l'Empereur, dont il m'avait été permis de prendre copie, observant que j'eusse continué d'en jouir en secret, si les contes absurdes et outrageans répandus dans les journaux ne me faisaient une espèce de devoir de la rendre publique; le tout, au demeurant, était laissé à sa décision discrétionnelle.

Quelle n'eut pas ma surprise de voir le tout, dès le surlendemain, dans les papiers de la Belgique. J'en fus vivement affligé: il n'était point dans mon caractère de faire tout ce bruit; j'étais désolé surtout que celui à qui je m'adressais en Angleterre, et qui ne me connaissait pas, reçût ma lettre précisément par la voie de l'impression, ce qui n'était pas non plus dans mes manières. Je ne conce-

vais pas non plus comment la chose avait pu arriver. J'ai appris depuis, que mon confident, dans l'excès de son zèle, s'était adjoint trois ou quatre personnes du même sentiment, et que, lues dans un petit conciliabule, ils avaient décidé qu'au lieu de perdre le temps à envoyer ces pièces en Angleterre, où l'on n'en ferait peut-être aucun usage, il valait bien mieux les rendre publiques à l'instant et sur les lieux mêmes, où, en effet elles causèrent la plus grande sensation. En dépit de toute la contrariété que j'en éprouvai alors, elles me furent, par l'événement, du plus grand avantage.

Enfin, je ne finirais pas si je voulais citer les traits touchans dont je fus l'objet, les offres de toute espèce, argent, vêtemens, etc., etc.; et il n'est pas jusqu'à des gens du peuple qui ne s'empressassent d'apporter leur offrande. L'un d'eux, pénétrant par force dans ma chambre, dont il était arraché en arrière par les gendarmes, me criait qu'il n'avait que deux habits, qu'il voyait bien à ma taille que le second ne pouvait me servir; qu'il allait le vendre et m'en jeterait l'argent par la fenêtre. Quelles souffrances, quels tourmens ne s'efface-

(Déc. 1817) DE SAINTE-HÉLÈNE. 325
raient pas devant les sensations causées par de tels actes!

Cependant, à Cologne, on fut obligé de me laisser séjourner vingt-quatre heures, tant je me trouvais malade; mais cet accroissement de souffrances fut pourtant un bonheur pour moi; j'étais au lit, sommeillant, quand tout à coup se précipite dans ma chambre le valet-de-place avec cette joie qu'on est sûr de causer, et qu'on éprouve soi-même en donnant une bonne nouvelle. Il m'annonce M^{me} de Las Cases. Je n'avais pu savoir encore si elle existait; je pensais avoir mal entendu, je crus que je rêvais. Les battans s'ouvrent; c'était elle. La pauvre malheureuse, dans toute la rigueur de la saison, au travers de la pluie et des neiges, courait depuis long-temps après moi, sans pouvoir m'atteindre! Dès qu'elle avait appris par les papiers publics mon arrivée en Europe et ma déportation à Ostende, elle s'était mise aussitôt en route pour cette dernière ville; et ce ne fut qu'à ses portes qu'elle apprit que j'en étais déjà parti. Elle me suivait depuis, à la piste des persécutions et des tourmens qu'on faisait peser sur moi, et dont chacun sur sa route,

les passans même, l'entretenaient, ou bien encore qu'elle lisait chaque matin dans les journaux; entourée d'ailleurs elle-même partout, et de la part de tous, de cet intérêt, de cette bienveillance, de ces soins, de cet empressement dont on a vu que j'avais été l'objet. Depuis long-temps elle avait l'affreuse contrariété de demeurer toujours à peu d'heures de moi, mais sans jamais pouvoir m'atteindre, ce que nous ne dûmes qu'au séjour accidentel de Cologne.

SÉJOUR EN ALLEMAGNE,

DEPUIS L'ARRIVÉE A FRANCFORT

JUSQU'AU SÉJOUR D'OFFEMBACH.

Espace de quinze mois.

De Décembre 1817 à Mars 1818.

Séjour à Francfort. — Mes efforts pour adoucir la situation de Longwood; lettres à Marie-Louise, aux Souverains alliés. — Ma lettre à lord Bathurst. — Pétition au Parlement d'Angleterre. — Relations avec les divers membres de la famille de l'Empereur. — Mesures pour pourvoir aux besoins de Longwood, détails, etc. — Voyage aux eaux de

Bade. — Séjour à Manheim; motifs de ce choix. — Congrès d'Aix-la-Chapelle; mes efforts; détails. — Lettre de Madame Mère, etc. — Note aux Souverains. — Nouveaux documens officiels reçus de Longwood, et adressés aux Souverains. — Lettres du comte de Las Cases au comte Bertrand et au sous-secrétaire d'Etat Goulburn. — Nouveaux efforts; détails, etc. — Etat de l'opinion. — Arrivée du brick le Musquito. — Dernière vexation; le ministère Badois me fait sortir de Manheim; détails, etc. — Retraite à Offembach.

LA bande prisonnière arriva enfin à Francfort, après plus de quinze jours d'une persécution dont les pays civilisés et en état tranquille, offrent peu d'exemples. Un officier prussien, beaucoup moins chargé, disait-il avec politesse, de me garder que de me faire bien traiter, m'y avait conduit. Il ne me permettait de communication libre avec personne, et ne devait me quitter qu'après une décision authentique et finale à mon égard.

En mettant le pied à Francfort, je me hâtai d'envoyer à notre ambassadeur, ainsi que je l'avais fait à celui que nous avions dans les Pays-Bas, la lettre suivante :